

LA COMUNA DE PARÍS: A CIEN AÑOS DEL INICIO DE LA REVOLUCION SOCIAL MODERNA

por FABIO GROBART

La bandera enarbolada hace cien años, el 18 de marzo de 1871, por los obreros de París, ha inspirado y sigue inspirando la lucha de los trabajadores de todo el mundo por una sociedad socialista. La Comuña de París, como dijera Lenin, «no luchó por un objetivo local o estrechamente nacional, sino por la emancipación de toda la humanidad trabajadora, de todos los humillados y ofendidos».

En la época de la Comuna, las condiciones de la victoria del socialismo estaban lejos de haberse dado en su totalidad. El desarrollo del capitalismo no había alcanzado un grado tal que permitiese a los trabajadores instaurar victoriosamente el socialismo en uno u otro país aisladamente. Francia, no obstante su ascendente desarrollo industrial, era todavía un país de pequeña burguesía, integrada por artesanos, campesinos, tenderos, etc. En 1870, el sesenta por ciento de los obreros trabajaba en la pequeña industria. El grueso de los asalariados de París —unos 550.000 sobre una población de 1.900.000— estaba empleado en pequeños talleres o trabajaba a domicilio, apesar de que ya había en la capital fábricas de 1.500 y 2.000 obreros.

No obstante las grandes tradiciones revolucionarias de los trabajadores franceses, ellos no poseían aun un partido político de clase, ni organizaciones sindicales de masas. El socialismo científico de Marx y Engels se conocía muy poco, y las ideas predominantes entre ellos eran las de Proudhon, precursor del anarquismo y caracterizado por Engels como “socialista de los pequeños campesinos y maestros artesanos”.

Proudhon, cuyas ideas sobre la transformación del capitalismo en socialismo a través de la organización de sociedades de ayuda mutua y el “crédito gratuito” fueron sarcásticamente ridiculizadas por Marx, encaja perfectamente dentro del socialismo pequeño burgués, analizado de modo magistral en el Manifiesto Comunista.

El proudhonismo predicaba el apoliticismo y era adversario de la lucha de clases, de la socialización de los medios de producción y de la conquista del poder político por la clase obrera como la vía para su emancipación de la explotación capitalista.

En una u otra variante, lejos de ayudar a los trabajadores a desarrollar su conciencia de clase, a fijar con claridad sus objetivos y prepararlos para el combate, el proudhonismo sembraba en su seno confusión y los desarmaba frente a sus enemigos ante difíciles y complejos problemas, como los que surgieron en el transcurso de la Comuna.

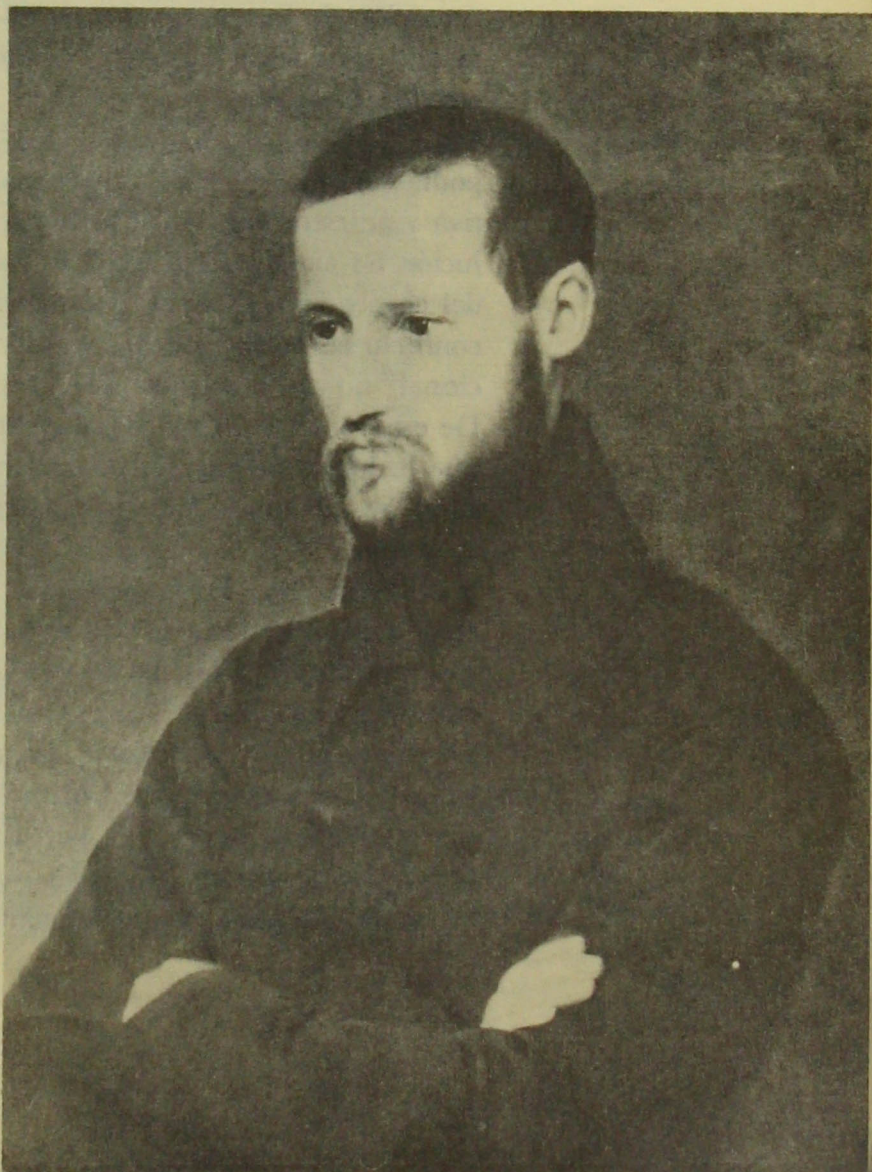
La otra corriente ideológica que ejercía su influencia tanto en la pequeña burguesía como entre los obreros era el *blanquismo*.

Luis Augusto Blanqui, quien de sus 76 años de vida pasó a 33 en la cárcel, era un eminente revolucionario y partidario del socialismo. Sin embargo, los clásicos del marxismo leninismo a la vez que lo respetaban como un gran combatiente del pueblo, criticaban su sectarismo y sus métodos de lucha conspirativos.

“Educados en la escuela de la conspiración y mantenidos en cohesión por la rígida disciplina que esta escuela supone —dice Engels—, los blanquistas partían de la idea de que un grupo relativamente pequeño de hombres decididos y bien organizados estaría en condiciones, no sólo de adueñarse en un momento favorable del timón del estado, sino que, desplegando una acción enérgica e incansable, sería capaz de sostenerse hasta lograr arrastrar a la revolución a las masas del pueblo y congregarlas en torno al puñado de caudillos”.

El blanquismo no tenía una concepción científica de la lucha de clases, despreciaba el trabajo político entre las masas. Refiriéndose a los adeptos de Blanqui en la dirección de la Comuna, Engels decía que “la gran mayoría de los blanquistas sólo eran socialistas por instinto revolucionario y proletario; sólo unos pocos habían alcanzado una mayor claridad de principios gracias a Vaillant, que conocía el socialismo científico alemán”.

En Francia existía en esa época una sección de la Asociación Internacional de Trabajadores —la Primera Internacional— fundada y dirigida por Marx. Esta primera organización política de la clase obrera francesa agrupaba en su seno a los elementos más avanzados del movimiento obrero y socialista y no obstante las persecuciones que sufría bajo el régimen de Luis Bonaparte, crecía en influencia y en organiza-



Louis-Auguste Blanqui (1805-1881)

ASSEMBLÉE NATIONALE

CANDIDATS SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES

PROPOSÉS PAR

*L'Association internationale des Travailleurs
La Chambre fédérale des Sociétés ouvrières
La Délégation des Vingt arrondissements*

Ceci est la liste des candidats présentés, au nom d'un monde nouveau, par le parti des déshérités, parti immense, mais qui, jusqu'aujourd'hui n'a pu être agréé, pour quoi que ce soit, par les classes qui gouvernent la société.

Pendant le siège, il n'a cessé dès le premier jour, de protester contre l'incapacité, sinon contre la perfidie du Gouvernement dit de la Défense nationale; il a montré l'abîme où nous marchions; il a essayé de détourner Paris de cette route fatale: il n'a recueilli, pour prix de ses efforts, que calomnies, menaces et persécutions.

Ce qu'il craignait, ce qu'il n'a pu empêcher, s'est abattu sur la France, et l'a terrassée.

Lorsqu'il s'agit de la relever, voudra-t-on, enfin, accorder à ce parti le moyen de dire légalement, devant le pays, un mot d'avis; ou bien ceux qui l'ont frappé jusqu'ici d'un implacable ostracisme persisteront-ils à le refouler, comme un troupeau de parias, dans les régions prosrites où toute revendication est tenue pour une révolte?

La France va se reconstituer à nouveau. Les travailleurs ont le droit de trouver et de prendre leur place dans l'ordre qui se prépare.

Il faut que la responsabilité du parti républicain socialiste soit déchargée.

Les candidatures socialistes révolutionnaires, signifient:

Défense à qui que ce soit de mettre la République en question;

Nécessité de l'avènement politique des travailleurs;

Chûte de l'oligarchie gouvernementale et de la féodalité industrielle;

Organisation d'une République, qui, en rendant aux ouvriers leur instrument de travail, comme celle de 1792 rendit la terre aux paysans, réalisera la liberté politique par l'égalité sociale.

LISTE DES CANDIDATS SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES

Ant. ARNAUD, ex-employé des chemins de fer.
AVRIAL, mécanicien.
Ch. BESLAY, ancien représentant du peuple.
BLANQUI.
DEMAI, statuaire.
E. DEREURE, cordonnier, adjoint au 18^e arrondissement.
E. DUPAS, médecin.
Eug. DUPONT, ouvrier en instruments de musique, secrétaire, pour la France, du Conseil général de l'Internationale.
Jacques DURAND, cordonnier.
Emile DUVAL, fondeur en fer.
EUDES, chef de bataillon révoqué.
FLOTTE, cuisinier.
FRANKEL, bijoutier.
F. GAMBON, ancien représentant du peuple.

GARIBALDI.
Dr Edmond GOUPIL, ex-chef de bataillon.
GRANGER, cultivateur, chef de bataillon révoqué.
Mgh. HUMBERT, ancien rédacteur de la *Marseillaise*.
JACLARD, adjoint au 18^e arrond.
JARNIGON, tailleur.
Dr LACAMBRE, chef de bataillon révoqué.
LACORD, cuisinier.
LANGEVIN, mécanicien.
LEFRANCAIS, adj. élu au 20^e arr.
LEVERDAYS, chimiste.
Ch. LONGUET, chef de bataillon.
MACDONEL, ébéniste.
MALON, teinturier, adjoint au 13^e arrondissement.
Léo MEILLIET, adj. au 17^e arrond.
MINET, peintre en céramique.

OUDET, peintre sur porcelaine, adjoint démissionnaire du 19^e arrondissement.
PINDY, menuisier.
Félix PYAT.
RANVIER, peintre en céramique, maire élu du 20^e arrondissement.
Aristide REY, homme de lettres.
Ed. ROULLIER, cordonnier.
Auguste SERRAILLIER, ouvrier formier.
THEISZ, ciseleur.
TOLAIN, ciseleur, adjoint au 11^e arrondissement.
G. TRIDON, rédacteur de la *Patrie en danger*.
Ed. VAILLANT, ingénieur civil.
Jules VALLÉS.
VARLIN, relieur.

POUR LE CONSEIL FÉDÉRAL DES SECTIONS PARISIENNES DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS.

Le Secrétaire: HENRI GOULLE.

POUR LA CHAMBRE FÉDÉRALE DES SOCIÉTÉS OUVRIÈRES.

Le Secrétaire: BUDACH.

POUR LA DÉLÉGATION DES VINGT ARRONDISSEMENTS DE PARIS.

Le Secrétaire: CONSTANT MARTIN.

Siège du Comité, place de la Torderie, 6.

1038 Paris. Association générale typographique, rue du Faubourg Saint-Denis, 19 (Berthelemy et C^e)

Afiche de los candidatos socialistas revolucionarios para la Asamblea Nacional

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 37

LIBERTÉ -- ÉGALITÉ -- FRATERNITÉ

N° 37

FÉDÉRATION RÉPUBLICAINE
DE LA GARDE NATIONALE

COMITÉ CENTRAL

Citoyens,

Aujourd'hui, il nous a été donné d'assister au spectacle populaire le plus grandiose qui ait jamais frappé nos yeux, qui ait jamais ému nos âmes : Paris saluait, acclamait sa Révolution : Paris ouvrait à une page blanche le livre de l'histoire et y inscrivait son nom puissant.

Deux cent mille hommes libres sont venus affirmer leur liberté et proclamer au bruit du canon l'institution nouvelle. Que les espions de Versailles, qui rôdent autour de nos murs, aillent dire à leurs maîtres quelles sont les vibrations qui sortent de la poitrine d'une population tout entière, comme elles emplissent la Cité et franchissent les murailles ; que ces espions, glissés dans nos rangs, leur rapportent l'image de ce spectacle grandiose d'un peuple reprenant sa souveraineté, et, sublime ambitieux, le fassent en criant ces mots :

Mourir pour la Patrie !

Citoyens,

Nous venons de remettre en vos mains l'œuvre que vous nous avez chargés d'établir, et, à ce dernier moment de notre éphémère pouvoir, avant de rentrer définitivement dans les attributions du Comité de la Garde nationale, attributions d'où les événements nous avaient fait sortir, nous voulons vous dire un mot de remerciement.

Aides dans notre tâche par votre admirable patriotisme et par votre sagesse, nous avons, sans violence, mais sans faiblesse, accompli les clauses de notre mandat. Entravés dans notre marche par la loyauté qui nous interdisait de faire acte de gouvernement, nous avons néanmoins pu, en nous appuyant sur vous, préparer en huit jours une révolution radicale. Nos actes vous sont connus, et c'est avec l'orgueil du devoir accompli que nous nous soumettons à votre jugement. Mais avant de passer nous-mêmes au tribunal de votre opinion, nous voulons dire que rien n'a été fait en bien que par vous : nous voulons proclamer bien haut que, maître absolu et légitime, vous avez affirmé votre force surtout par votre générosité, et que, si vous avez réclamé et impé les revendications, vous n'avez jamais usé de représailles.

La France, coupable de vingt années de faiblesse, a besoin de se régénérer des tyrannies et des mollesse passées par une liberté calme et par un travail assidu. Votre liberté, les élus d'aujourd'hui-la garantiront avec énergie, la consacreront à tout jamais : le travail dépend de vous seuls ; les rédemptions sont personnelles. Groupez-vous donc avec confiance autour de votre Commune, facilitez ses travaux en vous prêtant aux réformes indispensables ; frères entre vous, laissez-vous guider par des frères ; marchez dans la voie de l'avenir avec fermeté, avec vaillance ; prêchez d'exemple en prouvant la valeur de la liberté, et vous arriverez sûrement au but prochain :

LA RÉPUBLIQUE UNIVERSELLE

1870, la-Ville de Paris, 28 mars 1871.

Les Membres du Comité central.

AVOINE, BL., AUB. ARNAUD, G. ARNOLD, ANSE ANDIGNOUX, BOUIT, Jules BERGERET, BABICK, BAROUD, BILLOREY, BLANCHET, L. BOURBEE, CASTONI, CHOUTEAU, C. DUPONT, F. ABBE, FERRAT, HENRY FORTUNE, FLEURY, FOUGERET, C. GAUDIER, GOCHIER, H. GERESME, GROLARD, GROJER, JOURDE, JOS-PLIN, LAVALLETTE, MALJOURNAL, EA. MOREAU, MORTIER, PRUD'HOMME, ROUSSEAU, RANVIER, VALLIN, A. DU CAMÉ.

L'IMPRIMERIE NATIONALE - MAR 1871.

Afiche del 28 de marzo en el que el Comité Central hace entrega de sus poderes

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 44

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

N° 44

COMMUNE DE PARIS

Citoyens,

Votre Commune est constituée.

Le vote du 26 mars a sanctionné la Révolution victorieuse.

Un pouvoir lâchement agresseur vous avait pris à la gorge : vous avez, dans votre légitime défense, repoussé de vos murs ce gouvernement qui voulait vous déshonorer en vous imposant un roi.

Aujourd'hui, les criminels que vous n'avez même pas voulu poursuivre abusent de votre magnanimité pour organiser aux portes même de la cité un foyer de conspiration monarchique. Ils invoquent la guerre civile; ils mettent en œuvre toutes les corruptions; ils acceptent toutes les complicités; ils ont osé mendier jusqu'à l'appui de l'étranger.

Nous en appelons de ces menées exécrables au jugement de la France et du monde.

Citoyens,

Vous venez de vous donner des institutions qui défont toutes les tentatives

Vous êtes maîtres de vos destinées. Forte de votre appui, la représentation que vous venez d'établir va réparer les désastres causés par le pouvoir déchu : l'industrie compromise, le travail suspendu, les transactions commerciales paralysées, vont recevoir une impulsion vigoureuse.

Dès aujourd'hui, la décision attendue sur les loyers;

Demain, celle des échéances;

Tous les services publics rétablis et simplifiés;

La garde nationale, désormais seule force armée de la cité, réorganisée sans délai.

Tels seront nos premiers actes.

Les élus du Peuple ne lui demandent, pour assurer le triomphe de la République, que de les soutenir de sa confiance.

Quant à eux, ils feront leur devoir.

Hôtel de Ville de Paris, le 29 mars 1871.

LA COMMUNE DE PARIS.

Marx— para no dar la apariencia de un poder usurpador”, son aprovechados por Thiers para organizar sus fuerzas y preparar la ofensiva contra París.

Al huir, Thiers sólo cuenta con 22.690 hombres, mientras que la Guardia Nacional tiene 300 mil. “Yo estaba bien seguro —declaró Thiers después de la caída de la Comuna— que si hubiéramos sido atacados por 70 mil u 80 mil hombres, no habría podido responder de la solidez del ejército, trastornado, sobre todo, por el sentimiento de una superioridad numérica demasiado grande”.

Pero en vez de atacar, el Comité Central, y después la Comuna, adoptan frente al enemigo una actitud meramente defensiva. Le dan al enemigo suficiente tiempo para adquirir su superioridad numérica con la cual, dos meses después, ahogaría la Comuna en ríos de sangre.

No menos graves fueron otros errores cometidos. Lenin subrayó dos de ellos. “El proletariado se detuvo a mitad de camino: en lugar de proceder a la “expropiación de los expropiadores—”, se puso a soñar con la entronización de la justicia suprema en un país unido por una tarea común a toda la nación; no se apoderó de instituciones como, por ejemplo, el Banco; la teoría de los proudonistas del “justo cambio”, etc., dominaba aún entre los socialistas. El segundo error consistió en la excesiva magnanimidad del proletariado: en lugar de exterminar a sus enemigos, que es lo que debió haber hecho, trató de influir moralmente sobre ellos, despreció la importancia que en la guerra civil tienen las medidas puramente militares”.

Es bien conocida la crítica hecha por Engels a la Comuna por el “santo temor” con que ella se detuvo “respetuosamente en los umbrales del Banco de Francia. Fue este, además, un error político muy grave. El Banco de Francia en manos de la Comuna hubiera valido más que diez mil rehenes. Hubiera significado la presión de toda la burguesía francesa sobre el gobierno de Versalles para que negociase la paz con la Comuna”.

Mas este error fue acompañado por otro no menos grave. La Comuna permitió sacar del Banco Nacional y transportar con toda seguridad a Versalles miles de billetes de quinientos y de cien francos, y treinta y dos planchas que no habían sido tocadas por el poder de los trabajadores. Es más, la Comuna permitió al gobernador del Banco ponerse de acuerdo con Thiers para el financiamiento de Versalles, y el 30 de marzo fijó en 140 millones de francos el crédito concedido a la reaccionaria y monárquica Asamblea Nacional.

Esta conducta es un ejemplo en que se manifiesta con toda claridad la influencia nefasta de las ideas pequeño burguesas de respeto a la “sagrada” propiedad privada.

Pero no menos perjudicial fue la “excesiva magnanimidad” de la Comuna con sus enemigos. “Después del decreto dado por la Comuna el 7 de abril —escribe Marx— ordenando represalias y declarando que tal era su deber “para proteger a París contra las hazañas canibalescas de los bandidos de Versalles, exigiendo ojo por ojo y diente por diente” ...los fusilamientos de prisioneros cesaron por algún tiempo. Pero tan pronto como Thiers y sus generales decembristas se convencieron de que aquel decreto de la Comuna sobre las represalias no era más que una amenaza inocua, de que se respetaba la vida hasta de sus gendarmes espías detenidos en París con el disfraz de guardias nacionales, hasta a de guardias municipales cogidos con granadas incendiarias, entonces los fusilamientos en masa de prisioneros se reanudaron y se prosiguieron sin interrupción hasta el final. Las casas en que se habían refugiado

guardias nacionales eran rodeadas por gendarmes, rociadas con petróleo (primera vez que se emplea, en esta guerra) y luego incendiadas. Los cuerpos carbonizados eran sacados luego por el hospital de sangre de la Prensa situado en Les Ternes”.

Aparte de los errores mencionados, hubo también otros factores que contribuyeron a la caída de la Comuna.

Desde su nacimiento, la Comuna se hallaba aislada del resto de Francia. Ello se debió al cerco militar de París. Pero también a la débil acción solidaria por parte del proletariado en otros centros importantes de Francia, y a la falta de alianza con los campesinos. Los acontecimientos revolucionarios y su cristalización en la Comuna de París tuvieron como consecuencia la proclamación de comunas también en otras ciudades francesas. Pero estas duraron sólo pocos días y, generalmente, no coincidieron en tiempo con la Comuna de París. Además, a excepción de Marsella y, en parte, Lyon, donde la proclamación de la Comuna tomó un carácter fervoroso y combativo, en los demás lugares sólo despertó un limitado entusiasmo popular.

En cuanto a la ayuda de parte del campesino, hay que tener en cuenta que en aquella época apenas existían vínculos entre el movimiento obrero de las ciudades con los campesinos, mientras que éstos eran constantemente envenenados por la propaganda reaccionaria de la prensa monárquica, de los curas retrógrados, de los republicanos burgueses, etc. De otra parte, es sólo a fines de abril cuando la Comuna se dirige al campesinado con un llamamiento en el que le explica los objetivos de su lucha y los exhorta a apoyarla. Pero el llamamiento, debido a las dificultades del sitio de París, llega a muy pocos campesinos y ya demasiado tarde.

Otro factor de decisiva importancia que precipitó la caída de la Comuna, fue la falta de unidad en su dirección. Desde el comienzo, en el seno del Consejo de la Comuna se libró una lucha entre las corrientes en que estaba dividido el movimiento obrero: proudhonistas, blanquistas y los afiliados a la 1ª Internacional. Esta lucha contribuyó a desorganizar la resistencia en los momentos más difíciles de la batalla contra Versalles.

El 30 de abril, la Comuna tomó la decisión, por una mayoría de votos, de organizar un Comité de Salud Pública, responsable sólo ante ella, al cual se concedieron plenos derechos sobre todas las delegaciones militares y comisiones de gobierno.

La constitución de este organismo condujo a una importante modificación en el funcionamiento de la Comuna y creó una atmósfera de desconfianza en su seno. Lejos de unificar y centralizar su dirección, tal como reclamaban las circunstancias, el surgimiento del Comité de Salud Pública creó un paralelismo en las responsabilidades y causó inevitables fricciones entre él y la comuna.

